

◇ autrui. Ce consensus nous fait obligation, par suite, d'indiquer la provenance des idées que nous présentons, utilisons ou développons, chaque fois, du moins, que ces idées ne sont pas de notre crû ni du patrimoine commun, connu déjà (non pas par trois ou quatre initiés, mais) par "**tous**".

Je ne me rappelle pas avoir jamais entendu mettre en cause ce consensus. Du temps où je faisais partie du milieu mathématique, entre les années 1948 (jeune débutant de vingt ans venant assister aux cours de Cartan à l'Ecole Normale Supérieure) et 1970 (quand j'ai quitté la scène mathématique), je n'ai eu l'occasion que très rarement, et chez un seul collègue et ami un peu négligeant sur ce chapitre<sup>842</sup>(\*), d'être témoin ou seulement d'être informé d'une entorse patente à ce consensus, ou principe. Comme je le souligne d'ailleurs dans la première partie de Récoltes et Semailles (dans la section "Un secret de Polichinelle bien gardé", n° 21), le respect de ce principe n'est nullement une chose qui irait de soi, chez toute personne possédant un minimum d'honnêteté et de respect de lui-même. Il y faut au contraire une grande vigilance, car des réflexes invétérés depuis l'enfance nous poussent tout naturellement à surestimer nos propres mérites, et à confondre un travail d'assimilation en nous d'idées provenant d'autrui, avec la conception même de ces idées - chose qui n'est pourtant absolument pas du même ordre. En écrivant la section citée il y a plus d'un an, je n'étais d'ailleurs visiblement pas au clair encore avec moi-même sur l'importance qu'il convient d'accorder à ce consensus. Il y avait alors un certain flou dans mon esprit (dont je ne me rendais pas clairement compte à ce stade de la réflexion), en relation à ce sentiment diffus qu'une stricte exigence **vis-à-vis d'autrui** (par exemple vis-à-vis de mes propres élèves) pour le respect de ce principe dans leur relation à moi, était le signe d'un manque de générosité, d'une petitesse indigne de moi. Il y avait donc à ce moment une **ambiguïté** en moi, que je n'ai décelée clairement que dans la réflexion de la note du 1 juin, de même nom (n° 63"). Cette réflexion a entièrement dissipé cette ambiguïté, qui (je m'en suis rendu compte alors) avait pesé lourdement sur ma relation à mes élèves, depuis les débuts (aux débuts des années soixante) jusqu'à l'an dernier encore. J'ai compris qu'une rigueur dans l'exercice du métier de mathématicien (ou, plus généralement, de scientifique), signifie en tout premier lieu une grande vigilance vis-à-vis de soi-même, dans le respect de ce consensus crucial entre tous, mais aussi une égale exigence vis-à-vis d'autrui, et à plus forte raison, vis-à-vis de ceux que

---

même ardu. Il en est ainsi encore, même si cette question ne s'est pas condensée encore en un **énoncé** précis, qui en constituerait un embryon de réponse hypothétique, voire une réponse (encore conjecturale) plus ou moins complète. Il est entendu que dégager un tel énoncé à partir d'une question d'abord floue est une part essentielle et créatrice du travail mathématique. Présenter la version élaborée d'une question (peut-être profonde) en cachant la provenance de celle-ci (alors même que l'élaboration serait du crû du présentateur-prestidigitateur), tout comme de taire la provenance d'un énoncé en forme profond, sous prétexte qu'on en présente une démonstration, est du plagiat tout autant que de présenter comme sienne une démonstration prise chez autrui.

La même chose vaut pour l'introduction de **notions** fécondes, plus cruciales encore, souvent, que les bons énoncés - car la question des "bons énoncés" ne se pose que lorsqu'on a su déjà dégager les bonnes notions. Ici encore, prendre prétexte qu'on a modifié, voire même amélioré une notion prise chez autrui, pour en cacher la provenance, est une malhonnêteté tout autant, que si on "emprunte" la notion ne varietur. Le plus souvent, c'est le premier pas : soulever une question (même vague encore), proposer un énoncé ou une notion (même imparfaits et provisoires), qui est le pas crucial, et non les améliorations (en précision, en étendue, en profondeur) qu'on y apporte. Mais alors même qu'il n'en serait pas ainsi, ce ne peut pas pour autant être pris comme une "raison", pour celui qui ferait oeuvre originale en améliorant ce qu'il a reçu, pour cacher ce qu'il a reçu (ou, ce qui peut revenir au même, pour le "débiter"...).

Comme je l'ai déjà souligné ailleurs (dans la sous-note n° 106<sub>1</sub> de la note "Le muscle et la tripe (yang enterre yin (1))", n° 106), la "valeur" d'un énoncé conjectural ne dépend ni de sa difficulté présumée, ni de son caractère plus ou moins "plausible", ni du fait si cet énoncé s'avérera vrai ou faux. De toutes façons, la "valeur" qu'on est disposée à accorder à une idée mathématique (qu'elle s'exprime dans une question, dans un énoncé, dans une notion, ou dans une démonstration) ou à un ensemble d'idées, est dans une large mesure subjective et ne peut guère faire l'objet d'un consensus d'éthique scientifique. C'est pourquoi un scientifique honnête indiquera la provenance de **toutes** les idées qu'il utilise (explicitement ou tacitement) et qui ne font pas partie du "bien connu", sans se laisser aller à la pente qui consiste à taire la provenance de telle idée dont il aurait décidé en son for intérieur (et pour les besoins peut-être d'une cause douteuse...) qu'elle était de toutes façons "évidente", "triviale", "sans importance" (ou autres qualificatifs de la même eau).

<sup>842</sup>(\*) Il est question du cas de ce collègue en passant, dans la première partie de R et S, dans la section citée dès la phrase suivante. Avec le recul de plus d'une année, ce "cas" prend d'ailleurs un poids, que je ne lui avais pas accordé auparavant.